

I. - VISAGE DE LA HONGRIE D'AUJOURD'HUI

L'Observateur a publié, à plusieurs reprises, des témoignages sur les démocraties populaires.

Le témoignage dont nous commençons aujourd'hui la publication est celui d'un journaliste : M. Georges Heuzé qui vient de passer plus de deux années à Budapest où il dirigeait le bureau de l'Agence France-Presse.

Nous avons demandé à M. Heuzé de nous dire comment il voyait la Hongrie de la fin 1950 en lui laissant naturellement toute liberté pour exprimer les conclusions auxquelles il est personnellement parvenu au terme de ce long séjour.

« L'ENFER est pavé de bonne intentions », rien ne paraît mieux que ce vieil adage, définir la démocratie populaire hongroise. C'est d'un côté, l'évidente bonne volonté des dirigeants pour essayer d'améliorer le présent et surtout de construire pour le pays un avenir meilleur ; et, de l'autre côté, les désillusions de la réalité.

Ce fossé qui sépare le rêve du réel, on le perçoit à l'instant même où on franchit la frontière austro-hongroise. Les dirigeants magyars s'irritent lorsqu'on parle du « rideau de fer », prétendant que ce n'est qu'un mythe, beaucoup plus perceptible, si l'on entend pénétrer dans le monde occidental. De fait, il n'est pas plus facile pour un Hongrois d'obtenir un visa d'entrée dans un pays de l'Ouest que pour un ressortissant de l'Occident de se rendre en Hongrie. Du moins, il n'existe pas, du côté autrichien, tout cet appareil qui a surgi au long de la frontière magyare : patrouilles de gardes-frontières, miradors, réseaux de barbelés, chiens policiers, champs de mines, étendues dénudées pour éviter que les « fugitifs » ne s'abritent dans les bois ou les taillis. Pourquoi tout ce système « protecteur » dans un pays qui se réclame de la vraie liberté ?

J'ai, à maintes reprises, au cours de mon séjour en Hongrie, posé la question à des dirigeants communistes (on n'a pas seulement suscité des obstacles matériels mais pratiquement on a cessé de délivrer des passeports aux particuliers). Après un instant embarrassé, on m'affirmait, sans trop de conviction me semble-t-il,

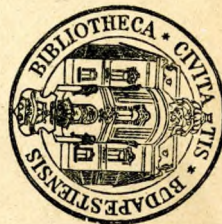
qu'il s'agissait d'empêcher les « agents de l'ennemi » — il ne pouvait s'agir d'autre chose puisque ces gens laissent abandonner la Hongrie renouée — d'emporter à l'étranger les « secrets » (?) de l'Etat.

De la frontière à Budapest, rien ne sollicite spécialement l'attention : ce ne sont que champs soigneusement cultivés d'où les traces de la guerre ont à peu près disparu. Aux arrêts, les chefs de gare saluent militairement les convois ; coutume héritée de l'ancien régime et précieusement conservée ; elle étonne moins par la suite quand on connaît mieux le prix que la démocratie populaire attache à la « discipline ».

Le visage de Budapest

Budapest : c'est l'union de deux cités, de part et d'autre du Danube, Buda et Pest. Des ravages de la guerre (la capitale hongroise tenue par les Allemands a été assiégée pendant trois mois, de fin décembre 1944 à février 1945, par l'armée rouge), il ne subsiste guère de témoignages aujourd'hui, à Pest, ville des affaires, des administrations et des ministères. Pratiquement, tous les bâtiments pour lesquels c'était possible, ont été remis en état, ceux qui étaient trop endommagés ont été totalement détruits et les décombres déblayés. Les espaces ainsi libres ont été le plus souvent transformés en coquets squares ; mais il serait injuste de considérer cette espèce de « nettoyage par le vide » comme l'essentiel de cette « reconstruction » dont les Hongrois peuvent être justement fiers.

Buda, ville résidentielle, com-



Budapestre vonatkozó újságcikkek

Osztályozás

Tárgy :

1950. 2

Hely :

Idő :

1950

Személy :

Helyszám :

Forrás :

L'Observateur

Cim : l'image de la Hongrie
d'aujourd'hui

Georges Heuzé
(Hely)

1950. 10/28

(Idő)

(Köt. v. füz.)

(Oldal)